

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 18

Artikel: La Janette et la marmaille
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

arbres, sapant les cheminées, fouettant les vitres; vraie et copieuse pluie d'hiver.

Il y a l'averse, un seau renversé tout à coup, un nuage qui crève sans dire gare, une trombe qui passe, furieuse et rapide, une inondation de cinq minutes.

Il y a l'ondée, un diminutif de l'averse, quelque chose de moins brutal, de plus étourdi, de vite séché, presque sans traces.

Il y a la pluie d'orage, qui s'annonce par une chaleur suffocante, par de larges gouttes s'aplatissant sur le sol, pleine d'électricité et dégageant de la terre de robustes senteurs.

Il y a enfin la pluie dite du *diable qui bat sa femme*, la pluie traversée par le soleil, la pluie brouillée de rayons d'or, — tableau délicieux.

Venez plutôt, monsieur, le constater vous-même, dans ce paradis de Montherond.

Votre dévoué, D.

On écrit de Barcelone, le 16 avril :

Barcelone présentait hier au soir un aspect lugubre. On s'y serait cru à Paris du temps du siège.

Les trois quarts des magasins avaient clos leurs portes, et l'autre quart qui les tenait encore ouvertes était éclairé par de pâles bougies qui répandaient une lueur indécise sur les objets. Tout cela à propos d'un impôt dont notre municipalité a voulu frapper les consommateurs de gaz. Frondeurs comme en tous les pays du monde, les boutiquiers, à cette nouvelle, se sont cabrés avec un ensemble qui fait songer que les questions de la bourse divisent beaucoup moins que les questions de la politique. Dans une réunion générale tenue dans la salle du théâtre Remea, ils ont juré de ne plus allumer de gaz que la municipalité n'ait rapporté son vote.

Dans les cafés, on se groupait autour des tables mélancoliquement éclairées par des bougies figées dans les goulots de bouteille, et la bougie pleurant ses larmes diaphanes le long du verre, semblait partager la tristesse générale. Des plaisants chantaient l'office des morts ; aussi bien nous sommes dans la semaine sainte. Les rues regorgeaient de curieux, et ce n'était pas le spectacle de l'obscurité, bien que bizarre à contempler, qui les attirait, tant que l'espoir d'assister à une émeute. Vous savez qu'ici on ne redoute guère les révolutions ; une de plus, une de moins... elles font partie active de la nation, qui se les incorpore du reste à doses infinitésimales, suivant la méthode homœopathique.

Les troupes étaient consignées dans leurs quartiers ; elles le sont encore aujourd'hui ; toute la police, les gardes municipaux, la gendarmerie étaient sur pied, répandus sur les points stratégiques de la ville.

Depuis que nos institutions fédérales ont donné libre carrière au colportage, nos foires et même nos simples marchés nous fournissent les types les plus divers d'industriels ambulants, qui abusent de la crédulité publique. Samedi dernier, un Français, un marchand de poudre à nettoyer les ustensiles de cuivre, était entouré d'une foule compacte de bons et innocents Vaudois, auxquels il débitait cet incroyable boniment qu'un de nos abonnés a pu nous procurer :

« Mesdames et Messieurs. J'ai beaucoup voyagé.
» Un jour que je suivais les bords du Gange, fleuve
» sacré et rapide, je vois arriver à moi, blanche
» sous ses longs voiles que soulevait la brise et es-

» quissant un pas de valse, une ravissante vierge
» de seize printemps. Soudain le pied lui glisse sur
» une pelure de pêche et elle roule dans l'humide
» empire. A cette vue, et sans quitter une livre de
» sucre que je venais d'acheter, je me précipite et
» j'arrache cette délicieuse proie à la voracité des
» flots.

» Tout à coup quatre cavaliers, et des plus beaux,
» à la poitrine chargée de diamants, arrivent sur
» moi à fond de train. O toi ! s'écrie celui qui en
» était le plus chargé, ô toi qui as sauvé ma fille,
» parle ! que veux-tu ? Un mot, et la moitié de mon
» royaume est à toi.

» — Vous exagérez mon mérite, sire, lui dis-je
» d'une voix modeste, qui n'était pas exempte de la
» fierté française, dans l'Allier, mon département,
» de pareils traits sont fréquents et ne se payent
» que d'une prime de 25 francs.

» Mais il s'arrachait les cheveux d'impatience
» en disant :

» — Ne puis-je donc m'acquitter envers toi, no-
» ble Français.

» Eh bien ! sire, puisque vous l'exigez, je vous
» demanderai une chose.

» D'avance elle t'es accordée. Quelle est-elle ?

» — C'est la recette de la poudre avec laquelle
vous nettoyez vos chandeliers.

» Il parut hésiter, puis découvrit brusquement
» sa poitrine dont il tira un papier qu'il me tendit
» en disant avec émotion :

» — C'était le seul souvenir qui me restait de
ma mère. »

Cette tirade terminée, le charlatan étalait sur son tréteau quelques centaines de boîtes remplies de la merveilleuse poudre.

« Mesdames et messieurs, je ne vends la boîte
qu'un franc et cinq sous quand on en prend cent. »

Et tous de se précipiter sur la marchandise avec
1 franc au bout des doigts.

O progrès ! ô bienfaits de la civilisation !

La Janette et la marmaille.

Loulou à Sergent fréquentâve la Rose à la Janette et lè dzeins sè peinsâvont que cein baillérâi on bet d'accordâiron, kâ lè vilho sè recriâvont et y'avâi práo pan dâi dou cotés. La demeindze né et lè dzo dè danse, l'étâi adé Loulou que reinmenâve la Rose et lè valets se redzoïssont dza po lè seméssès ; mâ vouâite-que pas qu'à n'on bounan lo Loulou fâ cognessance de 'na lurena dè pè lo défrou qu'avâi étâ invitâie pè 'na cousena et diabe einlêvâi se cein ne baillâ pas oquié, dè manière et dè façon que sè front annonci trâi senannès après. Ma fâi la Rose fut on bocon motsetta dè sè vairè dinsè dè coté, mâ tot parâi le sè cassâ pas la teta po tot cein. Le sut appedzenâ lo valet âo monnâi, Dâvi dâo moulin, et queinzè dzo après Loulou, front assebin babelhî lo menistrè. La Janette bisquâvè on bocon dè tot cein, mâ ne vollie pas que sâi de....

Lè dou mariadzo sè ffront et cein fe dou bons

ménadzo qu'eurent prâo marmaille, kâ diabe lo mein dè houit z'einfants l'eurent ti dou. Assebin la demeindze iô on fe lo batsi dâo houitiêmo à la Rose, on batsivè assebin lo houitiêmo dâo moulin et la Janette, ein s'ein alleint dè l'Eglise desâi : Eh ! à Dieu mè reindo que su b'n'êse que la Rose n'aussè pas mariâ Loulou, kâ m'einlêvine se cein ne lâo farâi pas seizè z'einfants !

— Rosine, il me semble que vous venez encore de casser un verre ?

— Oui, madame ; mais cette fois j'ai eu de la chance ; il s'est cassé en deux.

— Et vous appelez cela de la chance ?

— Ah ! on voit bien que madame ne sait pas le mal qu'il faut se donner pour ramasser les morceaux, quand un verre se casse en mille briques !

Deux cochers de fiacre, stationnés sur la place de St-Francois, causent en attendant, non pas qu'on les conseille, mais qu'on les loue.

— Si la pratique donne vingt centimes de bonmain, faut-il remercier, demande au plus ancien un jeune homme encore un peu novice ?

— Jamais ! c'est un dû, répond le vieux ; la politesse ne commence qu'à cinquante centimes.

Deux pompiers sont assis à une table d'un café de St-Laurent.

— Garçon, de l'eau, fait le premier.

— De l'eau ? répète le second stupéfait, pourquoi faire ?

— Pour la boire, parbleu !

— Ah bien ! elle est bonne celle-là !... de l'eau... T'enlêvine-t'y pas !... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume... Pense un peu ce que ça va te faire dans l'estomac.

Il y a une trentaine d'années de cela. M. l'avocat Porta, qui était alors très en vogue à Lausanne, donnait un jour audience à une riche paysanne prise de la manie des procès. Comme cette dernière avait fait, à pied, près de deux lieues pour venir le consulter, il donna l'ordre à sa cuisinière d'aller chercher une bouteille de son meilleur vin. La domestique se trompant de casier, apporta une bouteille de vin absinthé et très amer, préparé par M^{me} Porta pour les maux d'estomac.

La paysanne exposait sa cause avec chaleur, mais ses arguments paraissaient plus ou moins suspects à l'avocat qui écoutait avec attention, et n'avait du reste pas l'habitude de se charger des mauvais procès.

— Madame, lui dit-il en lui versant un verre de vin, me dites-vous bien la vérité ?...

— Eh ! monsieur l'avocat, fit-elle, en se servant de cette formule vulgaire et grossière : « Je veux que cela me serve de poison si je ne vous dis pas la vérité. »

— Puis elle but une gorgée.

— Tout à coup M. Porta voit pâlir sa cliente, qui le regarde d'un air égaré.

— Ah ! mon brave monsieur, s'écria-t-elle... ce que c'est pourtant que de mentir !

La pauvre femme sentant l'amertume du vin absinthé, crut un instant que son serment venait de se réaliser, que le vin s'était, en effet, changé en poison.

M. Porta le gouta et tout fut expliqué.

C'était à la table d'hôte de l'hôtel du Grand-Pont. Des voyageurs de commerce discutaient sur la rapidité des trains en Angleterre et en Amérique.

— Tout cela ce n'est rien auprès de ceux de Marseille, s'écrie un naturel de la Cannebière, et vous allez en zuser : un zour ze prends l'express. Z'étais pressé ; en retard, ze saute dans le compartiment des dames ; le cef de gare crie, tempête veut me faire descendre. Ze suis vif, bouillant, ze me fâche, ze lève la main, le train partait, et v'lan ! c'est le cef de gare de la station suivante qui reçoit la ziffle, nous étions arrivés ! Vous pensez si zeus quelque peine à lui faire agréer mes excuses à ce brave homme !

Un gros fermier de nos environs avait engraisé un bœuf de Pâques, qui était arrivé à une taille tellement prodigieuse que tout le monde voulait le voir avant qu'il soit conduit à l'abattoir de Lausanne. Dès qu'un curieux se présentait à la ferme pour contempler ce phénomène, la fermière criait de tous ses poumons à son mari qui travaillait à quelque distance : « Jean ! Jean ! viens vite, voilà quelqu'un qui veut voir la grosse bête ! »

Il y avait fête à Montreux ; tout le village était en liesse. Un jeune étranger, tout récemment débarqué dans la contrée, eut l'occasion de danser avec une jolie indigène.

— Ya-t-il encore ici, Mademoiselle, d'autres jeunes filles aussi jolies que vous ? lui demanda-t-il.

— Encore... deux ou trois, répondit-elle naïvement.

Entendu au passage : — Tambou-majo... — Plait-i, mon colonet ? — Les tambou sont-i prêts ? — Oui mon colonet. — Eh bien, battez le rapet.

Un sergent disait à ses conscrits : « Rappelez-vous que l'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice. »

Nous rappelons à nos lecteurs la représentation théâtrale de ce soir, à 7 ¹/₂ heures :

Les Cloches de Corneville,
opéra-comique nouveau, qui a obtenu dès le début un très grand succès.

L. MONNET.